

KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012), *Perdre le Nord* (2013), *Terrible trafic* (2014), *Macabre retour* (2015), *Délires mortels* (2016), *Petite collection d'os* (2017) et *La mort sans visage* (2020). Elle a écrit également une série de romans avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh! Éditions, 2010), *Crise* (Oh! Éditions, 2011), *Code* (XO Éditions, 2013), *Risque* (XO Éditions, 2015) et *Rival* (XO Éditions, 2016), qui mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice. En novembre 2019, elle devient membre honoraire de l'Ordre du Canada.

Suivez Kathy Reichs sur :
www.facebook.com/kathyreichsbooks
www.twitter.com/KathyReichs
www.kathyreichs.com
 [laffontcanada](https://www.facebook.com/laffontcanada)

LA MORT SANS VISAGE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

DÉJÀ DEAD
PASSAGE MORTEL
MORTELLES DÉCISIONS
VOYAGE FATAL
SECRETS D'OUTRE-TOMBE
OS TROUBLES
MEURTRES À LA CARTE
À TOMBEAU OUVERT
ENTRE DEUX OS
TERREUR À TRACADIE
LES OS DU DIABLE
L'OS MANQUANT
SUBSTANCE SECRÈTE
PERDRE LE NORD
TERRIBLE TRAFIC
MACABRE RETOUR
DÉLIRES MORTELS
PETITE COLLECTION D'OS

KATHY REICHS

LA MORT SANS VISAGE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Haas et Stephanie Leigniel

ROBERT LAFFONT

Titre original :
A CONSPIRACY OF BONES

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2016, Temperance Brennan L.P.,
© 2017, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,
pour la traduction française
ISBN 978-2-266-32606-3

*Pour Carolyn Reidy et Kevin Hanson
Vous n'avez jamais cessé de croire en moi.*

Il est beaucoup plus difficile de tuer un fantôme qu'une réalité.

— Virginia Woolf,
La mort de la phalène
(*Lectures intimes*)

Chapitre 1

Vendredi 22 juin

Les réactions au stress sont variables. Certaines personnes sont souples, arrivent à s'étirer. D'autres sont raides, incapables de fléchir leurs membres. Les physiiciens parlent de courbes de contrainte-déformation. Une chose est sûre, c'est que si le fardeau est trop lourd, ou trop brutal, tout le monde peut craquer.

Je le sais. J'ai atteint le point de rupture l'été qui a suivi le meurtre de mon patron. Quoi, *moi** ? La roche magmatique émotionnelle ? Et je ne parle pas que des cauchemars.

Pour être franche, la mort de Larabee n'a pas été le détonateur immédiat, ni le seul. Il y a eu Ryan, mon amour longue distance et mon partenaire de la Section des crimes contre la personne, à la Sûreté du Québec. Cédant à la pression, j'avais accepté de cohabiter avec lui, à Charlotte et à Montréal, aux deux extrémités d'une relation géographiquement compliquée. Et puis il y a eu l'affectation de Kate en Afghanistan. Le cancer de maman. La nouvelle de Pete concernant Boyd. Mon diagnostic et mon opération. Les migraines. Un

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

monde de facteurs de stress venus perturber ma courbe personnelle.

Rétrospectivement, je reconnais que j'étais un électron qui avait jailli hors de son orbite. Péter un câble était peut-être une tentative de réorientation de forces ingouvernables. Un doigt d'honneur aux ravages du temps. Aux vaisseaux renégats qui menaçaient de saborder mon cerveau. Ou peut-être était-ce un cri pour attirer l'attention de Ryan ? Le désir inconscient de l'éloigner de moi ? À moins que ce n'ait été qu'un effet de la satanée canicule qui plombait la Caroline du Nord ?

Qui sait ? J'ai tenu le coup jusqu'à ce que l'homme sans visage me fasse disjoncter. Les restes de son cadavre et l'enquête consécutive ont ouvert un trou noir dans mon petit monde douillet.

Ma mère n'a pas attendu l'apparition de ce cadavre mystérieux pour remarquer ces changements en moi. Problèmes de concentration. Agitation. Accès de colère. Elle mettait tout sur le compte de l'anévrisme. Depuis qu'on l'avait diagnostiqué, maman était convaincue que la petite bulle allait éclater et que mon propre sang allait me tuer. Elle me reprochait mon comportement et, tout en m'en moquant, je savais qu'elle avait raison. J'ignorais des courriels et des coups de fil. Je déclinais des invitations, leur préférant des orgies de classiques hollywoodiens. Bon sang, j'avais regardé quatre fois *Annie Hall*, mon film préféré !

Je n'avais pas parlé à maman des apparitions nocturnes. Des scénarios torturés emplis de silhouettes sombres et de vagues menaces. Ni des tâches frustrantes que je n'arrivais pas à boucler. L'angoisse ? Les hormones ? Les antimigraineux que je devais avaler ? Aucun rapport avec les racines de mon irritabilité. Je dormais peu, constamment agitée et épuisée.

Il ne fallait pas s'appeler Freud pour voir que j'allais mal.

Et donc, je me retrouvais là, les yeux grands ouverts dans les ténèbres qui précèdent l'aube, tentant de

reprendre le dessus après avoir rêvé d'une tempête, de serpents et de Larabee enfermé dans une housse mortuaire. Ce vieux Sigmund aurait sûrement eu son mot à dire sur la question.

Je me suis efforcée d'inspirer profondément. Un exercice de relaxation qui commençait par les orteils.

Rien à faire.

Les nerfs à fleur de peau, je me suis levée et je suis allée regarder par la fenêtre. Deux étages plus bas, le terrain qui entourait ma maison de ville était plongé dans le noir. Rien ne bougeait en dehors de la lente descente en vrille d'une feuille portée par une maigre brise vagabonde. J'allais me détourner quand mon regard a été attiré par un vague mouvement près du pin qui décorait la pelouse de mon voisin.

En scrutant attentivement, j'ai distingué une silhouette. Massive. Masculine ?

Sur une propriété de Sharon Hall, au cœur de la nuit ?

Le cœur battant, j'ai cligné plusieurs fois des yeux dans l'espoir d'y voir plus clair.

La silhouette s'était fondue dans l'ombre.

Avais-je vraiment vu quelqu'un ?

Intriguée, j'ai enfilé un short qui traînait là, mes Nike, et je suis descendue au rez-de-chaussée. Je n'avais pas l'intention d'affronter l'individu, s'il s'agissait bien d'un individu. Je voulais simplement comprendre les raisons de sa présence devant chez moi, à une heure pareille.

Dans la cuisine, j'ai coupé l'alarme et je suis sortie sur la terrasse par la porte de derrière. Les chaudes nuits estivales de Dixie étaient battues à plates coutures, l'air était brûlant et moite, les feuilles alanguies, comme épuisées, exactement comme elles m'en avaient fait l'impression depuis ma fenêtre. Ne repérant aucun rôdeur, j'ai fait le tour de la maison. Personne. Je me suis dirigée vers l'une des allées qui quadrillaient la résidence.

Il avait plu à vingt-deux heures, alors que je mangeais ma pizza réchauffée au micro-ondes, et l'air était encore saturé d'humidité. Sur le gravier, des petites flaques

noires, brillantes, viraient au jaune lorsque mon ombre floue et moi-même passions sous la lumière tamisée par la brume des lampadaires pittoresques en diable.

Le minuscule étang était un néant noir, pelucheux à l'endroit où l'eau léchait le rivage. Des formes sombres glissaient à la surface, silencieuses, conscientes de leur condition précaire. L'association des propriétaires leur mène une bataille perpétuelle, souvent créative. Quel que soit le moyen de dissuasion employé, les oies reviennent toujours.

Je passais devant une forme noire qui ressemblait à un Lego, mais que je savais être un petit kiosque, lorsque j'ai senti, plus que je ne l'ai entendue, une autre présence. Je me suis arrêtée. J'ai scruté.

Un homme se tenait dans la tache d'ombre, sous le kiosque, la tête baissée, et les traits du visage plongés dans le noir. Taille et corpulence moyenne. Je n'aurais pas pu donner plus de détails. Deux choses, cependant.

Premièrement, je ne le connaissais pas. Ce n'était pas un des résidents, et je ne l'avais jamais vu parmi les visiteurs.

Deuxièmement, en dépit de la chaleur étouffante, l'homme portait un trench-coat. Il a levé un bras, peut-être pour regarder sa montre, et le tissu a jeté un éclat pâle dans l'obscurité qui l'enveloppait.

J'ai jeté un coup d'œil nerveux derrière moi.

Eh merde. Pourquoi n'avais-je pas pris mon téléphone ? Facile. Parce qu'il n'avait plus de batterie. Encore.

Bon. Alors pourquoi n'avais-je pas au moins allumé la lumière du porche ? Devais-je rentrer chez moi et appeler le 311 pour signaler un rôdeur ? Ou le 911 ?

Je me suis retournée. Le kiosque était vide. J'ai regardé des deux côtés du chemin. À droite, à gauche. L'homme ne s'y trouvait pas.

La bruine a forci, s'est muée en pluie. Des gouttes molles sont tombées sur ma figure, dans mes cheveux, timidement au départ. Il était temps de rentrer.

Soudain, au-delà de l'allée circulaire, j'ai aperçu un éclair de grisaille. Puis plus rien.

Montée d'adrénaline. Monsieur Trench-coat m'avait-il dans sa ligne de mire ? Était-il en repérage à Sharon Hall ? Et sinon, que faisait-il ici, sous la pluie, au cœur de la nuit ? Et pourquoi cette attitude furtive ?

Ou ma méfiance n'était-elle que le fruit de ma paranoïa, encore un cadeau de ma courbe de contrainte-déformation surmenée ? Dans tous les cas, j'étais contente d'avoir laissé mon pulvérisateur de poivre de Cayenne dans la poche de mon short après ma séance de jogging.

Des images des derniers instants de Larabee ont afflué à ma mémoire. Son visage blême, sa peau gris-vert. La lumière glauque du bloc chirurgical des urgences. Les bips indifférents des moniteurs qui enregistraient les pics et les creux désincarnés. Le silence assourdissant du bip qui s'était tu. Plus tard, dans une salle d'interrogatoire saturée d'odeurs de transpiration et de peur, l'indifférence avachie du drogué au cerveau brûlé qui avait tiré dans le ventre de mon patron de toujours ou presque.

Stop !

Un bruit ? Ou l'avais-je imaginé ?

J'ai accéléré le pas, mes semelles crissant doucement dans le silence.

Une minute entière, puis une silhouette en trench-coat, bien plus loin dans l'allée, au niveau du stationnement des résidents. L'homme, qui me tournait le dos, avançait d'un pas bizarrement chaloupé.

Tout à coup, le bruit a paru ricocher de partout autour de moi. Des bruissements de feuilles. Des frôlements de branches. Des craquements de brindilles. Des créatures de la nuit ? Des copains speedés de Monsieur Trench-coat venus se ravitailler en meth ?

Je n'avais rien de valeur sur moi — ni argent ni montre. Cela les mettrait-il en colère ?

Ou ces bruits étaient-ils le produit de nerfs à fleur de peau ?

J'ai tapoté le poivre de Cayenne sur ma hanche droite. Palpé le contenant. Rose, dégueulasse. Une molécule du prix que j'avais eu à payer avait été reversée à la recherche sur le cancer du sein.

Un moment d'indécision.

Rentrer chez moi ? Continuer à suivre l'homme sur le chemin et l'observer ? L'interpeller dans le stationnement ? Il y aurait des lampadaires, là-bas, un peu dépassés, mais qui faisaient de leur mieux.

J'ai ralenti. Monsieur Trench-coat n'était plus qu'à dix mètres de moi.

C'est le moment que mon cerveau a choisi pour me passer un film à grand déploiement.

J'allais m'approcher de l'homme, il allait sortir un couteau et tenter de me trancher la gorge.

Doux Jésus !

Pourquoi laissais-je cet homme me mettre les nerfs en boule ? Dans mon boulot, j'avais affronté bien pire qu'un gars habillé comme Bogie dans *Casablanca*. Des motards criminels qui assassinaient leurs rivaux avant de leur trancher la tête et les mains. Des cons de machos qui harcelaient et étranglaient leurs ex terrorisées. Des brutes épaisses et avinées qui balançaient sur un mur leur nouveau-né en pleurs. Ces minables ne m'empêchaient pas de me concentrer sur mon travail. Plutôt le contraire, d'ailleurs. Ils me poussaient à mettre les bouchées doubles.

Alors pourquoi cet individu en imperméable ceinturé me mettait-il dans tous mes états ? Pourquoi cette impression de danger ? Il était peu probable que ce soit un fou furieux. Plutôt un bon gars qui craignait la pluie.

De toute façon, je devais à mes voisins d'éclaircir le mystère. J'allais m'abriter derrière la haie et le suivre sur un bout de chemin. S'il se conduisait de façon suspecte, je rentrerais chez moi appeler les flics. Et ce serait à eux de décider.

Je me suis faufilée par une trouée dans les buissons, les ai longés sur quelques mètres, et me suis arrêtée pour observer le stationnement.

L'homme se tenait debout sous l'un des réverbères anémiques. Il avait le menton levé, et ses traits étaient vaguement visibles sous la forme de taches sombres sur fond de rectangle blanchâtre.

J'ai bloqué ma respiration.

L'homme me regardait droit dans les yeux.

Ou pas ?

Sur des charbons ardents, je me suis retournée et j'ai cherché la trouée dans la haie, derrière moi. Ne l'ai pas retrouvée. Je me suis précipitée à un endroit où l'obscurité me semblait moins dense. Un tunnel étroit, à peine s'il était là, et peut-être qu'il ne l'était pas. Des branches et des feuilles s'accrochaient à mes bras et à mes cheveux, des doigts squelettiques m'agrippaient, m'empêchaient d'avancer.

Ma respiration s'est faite plus bruyante, plus désespérée, comme pour lutter contre le piège de la végétation épaisse. L'air lourd puait l'écorce humide, la terre détrempée, et ma propre transpiration.

Quelques pas plus loin, j'ai retrouvé l'air libre. Je me suis mise à courir vers la mare. Pas par le même chemin qu'à l'aller, un autre. Plus ombragé. Moins ouvert.

Imperceptiblement, une nouvelle odeur s'est jointe au pot-pourri olfactif. Une odeur qui m'a valu une nouvelle poussée d'adrénaline.

J'avais reconnu des relents de chair en décomposition. Impossible.

Et pourtant si. Forte et froide, comme les images qui hantaient mes rêves.

Une minute à me démener autour d'une plate-bande d'azalées et de philodendrons, et j'ai décelé une tranche d'obscurité plus diffuse droit devant moi. Et dans cette tranche, des angles et des plans d'ombres qui se déplaçaient et s'inclinaient sur la pelouse.

Les sbires de Trench-coat qui attendaient en embuscade ?

J'étais presque arrivée à la limite du jardin quand un grognement à glacer le sang m'a figée sur place. Tandis

que mon cerveau s'efforçait de trouver une explication rationnelle, un cri haut perché m'a fait dresser les poils au garde-à-vous sur les bras et la nuque.

D'une main tremblante, j'ai attrapé le vaporisateur de poivre dans ma poche et fait un pas en avant.

Derrière les buissons, à l'endroit où l'herbe rattrapait le mur est de la propriété, deux chiens étaient engagés dans un combat à mort. Le plus grand, fruit maigrichon d'une histoire d'amour entre un labrador et un pit-bull, avait le poil hérissé, les crocs luisants et le blanc de l'œil brillant. Le plus petit, probablement un terrier, se recroquevillait craintivement, tout tendu. Le poil d'une de ses hanches était taché de sang et de bave. Je ne connaissais aucun des deux.

Inconscient de ma présence, ou s'en fichant, le lab-pit s'est ramassé, prêt à bondir. Le terrier a poussé un petit gémissement et s'est aplati comme s'il voulait rentrer sous terre, espérant réduire au maximum la masse qu'il offrait au monde.

Le lab-pit s'est retenu un instant, puis, assuré que le rang hiérarchique avait été bel et bien établi, il a fait demi-tour et trottiné en direction d'un monticule sombre à la base du mur. Pendant que le terrier filait, la queue collée au nombril, le lab-pit a humé l'air, étudié les alentours, et baissé la tête.

Je l'ai observé, fascinée, intriguée par la raison de cette bagarre.

Un déchaînement de secouage et d'arrachage, et le vainqueur a relevé le museau.

Coincée dans la mâchoire du chien, la tête sectionnée d'une oie, le cou ravagé, d'un noir luisant, une bande de joue d'un blanc étincelant comme le sourire d'un clown diabolique.

J'ai regardé la pluie tomber sur les yeux sans vie de l'oiseau.

Chapitre 2

Vendredi 29 juin

Une semaine s'est écoulée. À la minute près, quasiment. Il ne s'est pas passé grand-chose. Ébranlée par la bagarre des deux chiens et l'oie assassinée, je n'avais pas signalé la présence de l'intrus. Ou du voyeur. Ou quoi que ce soit. Et je ne l'avais jamais revu.

Dernièrement, j'avais traversé une passe difficile. Côté santé. Et personnellement. Et professionnellement. Sur ce plan-là, je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même. J'aurais pu être plus diplomate. Ou la boucler. Qui aurait pu deviner que mes commentaires m'exploseraient à la figure ? D'accord. C'est comme ça que ça marche, et alors ? Je m'étais essentiellement concentrée sur ces problèmes.

Et franchement ? Un rôdeur en imperméable ? Le plus vieux cliché du monde, non ? Y avait-il vraiment quelqu'un ? Ou tout l'incident n'était-il qu'une réplique de mon cauchemar provoqué par la migraine ?

Deux globes flous se sont concrétisés en phares qui ont troué la lunette arrière de ma voiture. L'habitacle s'est illuminé, faisant revenir mes pensées de l'endroit où elles s'étaient égarées.

Onze heures dix du soir. Je venais de déposer maman dans son nouveau repaire et j'étais arrêtée au carrefour

de Sharon Amity et de Providence Road. En attendant que le feu passe au vert, j'ai jeté un coup d'œil à mon reflet dans le rétroviseur.

Les cheveux attachés sur la nuque, pas génial, mais ça allait. Des restes de mascara, de fard à joues et de brillant à lèvres essayaient bravement de masquer mon épuisement.

Maman n'avait pas fait de commentaire. À moins que... ? Je n'avais pas fait très attention.

Une tunique de soie un peu bohème, mais pas exagérément. Qui masquait le haut du jean *skinny* noir, plus ample ces temps-ci. Les sandales Tory Burch. Les ongles des orteils *I STOP for Red*.

La tenue, le maquillage L'Oréal, le vernis à ongles OPI. Je faisais un effort. Je me re-frottais au monde, aurait dit maman. A dit maman. À répétition. En vérifiant régulièrement si mes pupilles étaient bien symétriques.

Ce soir, la Symphonie n° 2 en *ut* mineur de Mahler. *Résurrection*.

Comme par une ironie du sort.

J'avais hâte d'être chez moi.

Qu'on ne se méprenne pas, j'adore les concerts. Mais pour moi, la compagnie des amies de maman au cocktail mondain qui s'ensuit vaut une coloscopie. Et encore. Au moins, la bonne vieille intromission comporte un bénéfice pour la santé.

Ma mère, Katherine Daessee « Daisy » Lee Brennan est veuve, atteinte d'un cancer, et dotée d'un petit ami qui consacre les jours ouvrables à diriger un empire de buanderies et de nettoyeurs à sec depuis son quartier général dans l'Arkansas. Ma sœur Harry habite à mille six cents kilomètres, au Texas. Et elle est folle.

Voilà le tableau. D'une façon générale, je suis le rendez-vous par défaut de maman.

Ce qui me convient. Mais pourquoi accepter ces sauteries post-concert ? C'est simple. Ma mère élève l'art du comportement passif-agressif à des hauteurs inédites. Et je finis toujours par céder.

Le feu est passé au vert. J'ai accéléré. Les phares qui me suivaient ont rapetissé et viré à gauche. Sharon Amity est devenue Sharon Lane. Sans raison. Plus loin, Sharon Lane forme un T avec Sharon Road. À Charlotte, les noms de rues sont destinés à semer la confusion chez les conducteurs de passage.

Je suis passée sous une voûte de chênes à feuilles de saule, très haute au-dessus de la chaussée, et des ombres ont balayé le pare-brise. Des bribes de la conversation du soir repassaient en boucle dans ma tête. Toujours les mêmes conversations rebattues :

— Ta mère a l'air en forme, dis donc !

Ce qui voulait dire : pas morte.

— Sa chimio se passe bien.

— Et comment va Pete ?

Traduction : il paraît que ton ex sort avec une professeure de yoga chaud/une neurochirurgienne/l'héritière d'une compagnie de transport internationale.

— Ça va, merci.

— Nous prions pour Katy.

Dieu merci, c'est ta fille qui est en zone de guerre, pas la nôtre.

— Ça va, merci.

— Mon neveu qui vient de divorcer s'installe à Charlotte. Il faut absolument que vous vous rencontriez. Permets-moi de te sauver de ta misérable existence.

— Ça va, merci.

Ce soir-là, de nouveaux sujets avaient été abordés, des questions inspirées par mon fiasco actuel :

— Tu enseignes toujours à l'Université de Caroline du Nord ?

Tu vas être obligée de reprendre ton boulot alimentaire ?

— Quelques cours à la maîtrise.

— La mort du docteur Larabee a été une terrible tragédie.

— En effet.

— Tu t'entends bien avec le nouveau médecin légiste ?

Il paraît que vous vous envoyez chier, ta nouvelle patronne et toi ?

— Excusez-moi, je crois que Daisy me fait signe qu'elle voudrait s'en aller.

Ces séances me font regretter de ne plus picoler. Énormément regretter.

J'ai traversé Wendover. La route s'est réduite à deux voies. Je suis arrivée trop vite sur un dos d'âne. La voiture s'est cabrée, est retombée.

Mon iPhone s'est illuminé. Pas de sonnerie. Je l'avais mis sur silencieux pendant le concert, et j'avais oublié de réactiver les notifications.

J'ai jeté un coup d'œil au téléphone, posé sur le siège passager. Une petite fenêtre grise indiquait la réception d'un texto. J'ai pensé que c'était maman qui s'inquiétait que mon embole ait éclaté. Ou qui craignait que j'aie été enlevée par des pirates somaliens.

Quelques minutes plus tard, garée dans mon allée, j'ai tapoté l'écran pour afficher l'appli Messages. Le texto était arrivé à 20 h 34.

J'ai ouvert l'appli, le message.

Quatre photos.

Un frisson électrique a fusé sous mon sternum.

Ma maison de ville était d'une fraîcheur miraculeuse, et il y régnait une discrète odeur de plâtre et de peinture fraîche.

— Birdie ? ai-je appelé en jetant mes clés sur le comptoir.

Pas de réponse.

— Bird ?! Je suis rentrée !

Rien du tout. L'animal m'en voulait encore pour les travaux de rénovation. Parfait. Chacun ses problèmes.

J'ai fermé la porte à clé, branché l'alarme et traversé la cuisine sans allumer la lumière. Je suis passée dans la salle à manger, puis le salon, et suis montée à l'étage.

Sur certains actes notariés du XIX^e siècle, la petite structure de deux étages s'appelle l'Annexe. L'Annexe

de quoi ? Aucun être vivant n'en a la moindre idée. Du manoir, à présent divisé en appartements, qui domine le domaine de Sharon Hall ? De la remise à calèches, reconverte en habitation, qui la jouxte ?

Je m'en fous. Je vis depuis plus de dix ans dans les pièces lilliputiennes de l'Annexe, depuis ma séparation d'avec le prétendu soupirant de l'héritière d'une compagnie de transport internationale. Depuis que je l'occupe, je n'avais rien changé à part les ampoules électriques.

Enfin, jusqu'à une époque toute récente. Et le processus de rénovation — les normes du bâtiment, le permis de construire, l'hystérie de l'association des copropriétaires — avait été horrible. Et il y avait encore des problèmes. Des fenêtres bloquées. Un électricien cinglé. Un peintre invisible.

En arrivant à l'étage, j'ai jeté un coup d'œil vers la porte qui dessert les nouveaux mètres carrés. Comme d'habitude, j'ai eu un serrement au cœur, juste un hoquet en fait, mais suffisamment marqué pour attirer mon attention. Le tressaillement que ressentent les victimes de cambriolage ?

J'avais pris la décision de vivre avec Ryan ; nous étions tombés d'accord pour faire l'aller et retour entre nos deux villes, pour nous déplacer en fonction de nos contraintes professionnelles et de nos marges de manœuvre à tous les deux. Nous avions acheté un appartement à Montréal. J'avais accepté le projet d'agrandissement, ici. Pour qu'on ne se marche pas dessus, mon coloc et moi.

Alors pourquoi cette grimace mentale ? Pourquoi cette réticence à occuper le nouvel espace ? Rien de plus inquiétant derrière la porte qu'une installation électrique contestable et un gris pas de la bonne nuance sur les murs. Deux bureaux, deux bibliothèques, deux armoires de classement.

Deux brosses à dents dans la salle de bain. Deux sortes de pain dans le congélateur.

Tout par deux.

Ma vie s'était subdivisée. J'avais déjà donné. Ça n'avait pas marché.

Ressaisis-toi, Brennan. Ryan n'est pas Pete. Il ne te trahira jamais. Il est séduisant, intelligent, généreux, gentil. Et tout ce qu'il y a de sexy. Pourquoi cette réticence à t'engager ?

Comme d'habitude, je n'avais pas la réponse.

Dans la chambre à coucher, j'ai jeté mon sac sur le bureau, ma carcasse dans la chaise berçante, j'ai envoyé valser mes sandales et branché mon téléphone pour que ce satané truc ne s'éteigne pas dans la seconde.

Je passe mon temps à voir des scènes de crime et des photos d'autopsies. Ce n'est jamais joli. La chair cendreuse, les yeux qui ne voient plus, les murs ou les habitacles de voiture éclaboussés de sang. J'ai beau être habituée, ces tristes tableaux m'affectent toujours autant. Et me rappellent cruellement qu'un être humain a succombé à la violence.

Mais celles-là m'ont particulièrement saisie.

J'ai senti ma gorge se serrer.

La première photo montrait un homme allongé sur le dos dans une housse mortuaire, les bras raides collés contre les flancs. La housse avait été ouverte jusqu'à la taille. On ne voyait rien en dessous des manches retroussées et de la ceinture.

L'homme était mort dans une chemise écrue trempée de sang. Calée au niveau de sa tête, une paire de chaussures du même cuir brun chaud que la ceinture qui retenait son pantalon.

Au-dessus du col trempé de sang, le visage était une vision d'épouvante. La chair et les os étaient broyés. Le nez et les oreilles avaient disparu, les orbites noires étaient vides.

Aussi aveugles que l'oie, près du mur du jardin.

Ce souvenir sinistre a suscité un autre frisson viscéral.

Les deux photos suivantes étaient des gros plans des mains de l'homme. Ou plutôt de ce qui aurait été ses mains, si elles avaient survécu. À partir des coudes,

les avant-bras étaient réduits à des moignons, le radius et le cubitus se terminant par des projections déchi-quetées juste en dessous de l'endroit où les manches crémeuses avaient été roulées. Des tendons déchiquetés brillaient, tout blancs, dans le hachis digne d'un hamburger.

La dernière photo était cadrée sur le ventre de l'individu. Le devant de la chemise avait été écarté sur le côté. L'abdomen largement ouvert en dessous des côtes ressemblait à l'épave blanchie d'une proue de bateau fracassée. Ce qui restait de ses viscères était pratiquement méconnaissable. J'ai repéré quelques restes d'organes, des lambeaux de foie et de vésicule biliaire, mais rien ne se trouvait à l'endroit normal.

Le message n'était accompagné d'aucun nom ou numéro, filtré par un serveur mandataire comme en utilisent les auteurs de pourriels. Je savais qu'il y avait des applis et des sites web qui répondaient au désir d'anonymat des expéditeurs de textos. Des trucs pour dissimuler son identité en utilisant des comptes de messagerie à usage unique. Mais qui aurait pu faire ça ? Et pourquoi ? Et qui aurait pu avoir accès à un cadavre aussi amoché ? Et à mon numéro de cellulaire ?

Joe Hawkins ? Une telle infraction au protocole ne lui ressemblait pas. Joe était le vétéran des techniciens d'autopsie. Vétéran dans tous les sens du terme : Hawkins faisait déjà des sutures en Y quand il n'y avait qu'un pathologiste et son assistant au MCME. Probablement à l'époque où Custer rendait l'âme à Little Big Horn.

Si l'expéditeur était Hawkins, quelle était sa motivation ? D'accord, la victime était dans un sale état. Mais on avait vu pire, tous les deux. Bien pire. Hawkins était-il un allié dans mon conflit du moment ? Une info, neutre, pour une camarade en péril ?

Hawkins me filait-il un tuyau ? Dans la mesure où le cadavre sans visage serait difficile à identifier, suggérerait-il que l'affaire pourrait exiger de consulter une anthropologue ? Pendant des années, j'avais été l'unique

praticienne de la région. Dans le passé, la tâche m'aurait incombé, sans doute possible.

Mais Larabee s'était fait tuer et Heavner avait chaussé ses patins.

Un mot d'explication. Depuis que la Caroline du Nord bénéficie d'un médecin légiste à l'échelle de l'État, la décision de recourir à des consultants extérieurs revient audit médecin légiste en chef, à Chapel Hill. Le bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, pour lequel j'officie, est l'une de ses antennes et couvre les cinq comtés autour de Charlotte. Grâce à la loi sur les armes, favorable aux fous de la gâchette, mes concitoyens s'entretiennent avec un bel enthousiasme. Et donc, après le meurtre de Larabee, il avait fallu remplacer le chef en vitesse.

Le salaire n'est pas stratosphérique, aussi Heavner n'avait-elle eu qu'une poignée de concurrents. Vu de sa fenêtre, le climat de Charlotte était éblouissant à côté de celui du Dakota du Nord. Du point de vue de l'État, elle était disposée à travailler pour des miettes, et à s'y mettre tout de suite.

Bingo ! D^{re} Margot Heavner, pathologiste judiciaire, auteure, et imbattable quand il s'agissait de faire son numéro.

Elle m'a mise de côté à la minute où elle a débarqué. Sans prendre de gants. Dès le premier jour, elle a bien fait comprendre qu'elle aurait préféré embaucher Charlie Manson plutôt que de travailler avec moi.

Vous avez pigé. Il y a un cadavre dans le placard entre nous.

Six ans plus tôt, Heavner avait publié un livre intitulé *Venger la mort : ma vie de médecin de la morgue*. L'ouvrage — destiné au grand public — était un recueil d'études de cas, pour la plupart assez banals, voué à positionner l'auteure comme la plus grande pathologiste depuis l'invention du scalpel. Mettre la profession sous les feux de la rampe et inspirer les générations futures, pourquoi pas, après tout ?

Or les feux de la rampe, c'est sûr, elle ne les a pas lâchés. Pendant quelques semaines, on n'a vu qu'elle dans les médias. Les talk-shows, les articles dans la presse, les fenêtres pop-up, les réseaux sociaux. Ça ne me dérangeait pas. Jusqu'à ce que D^{re} Morgue accorde une série d'entretiens à un fumier d'extrême-droite appelé Nick Body.

Body, auteur de blogues et de balados sur Internet, et présent sur des dizaines de radios locales, s'emparerait de n'importe quelle ineptie pour augmenter son auditoire et son lectorat. Le mouvement anti-vaccination, le contrôle des esprits par le gouvernement, le rôle de l'armée américaine dans les attaques contre les Twin Towers et les baraquements de Beyrouth — il fait ses choux gras de tout, si pernicieux ou absurde que ça puisse être. Et pareil pour toutes les affaires impliquant de la violence et des tragédies personnelles — tout est bon à dramatiser.

Au cours de ses entretiens avec Body, Heavner ne s'est pas bornée à parler de son livre. À plus d'une occasion, elle a discuté du cas d'un enfant assassiné. Un meurtre brutal pour lequel aucun meurtrier n'avait été condamné.

Et là, je n'étais plus du tout d'accord.

Quand un journaliste m'avait demandé mon avis sur le comportement de Heavner, j'avais émis une critique acerbe. Peut-être qu'il m'avait piégée par ses questions tendancieuses, peut-être était-ce parce que je travaillais sur trois assassinats d'enfants et que je me sentais plus que protectrice à l'égard des victimes. Ou parce que j'étais fatiguée. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas mâché mes mots.

Heavner était furieuse. Elle avait menacé de m'attaquer pour diffamation, injure publique ou Dieu sait quoi, mais elle n'était pas passée à l'acte et n'avait pas non plus porté la querelle sur la place publique. Personne ne s'intéresse aux chamailleries de ces *nerds* de scientifiques. Mais dans nos petits cercles de spécialistes, les ragots allaient bon train.

Cette année-là, à la réunion annuelle de l'American Academy of Forensic Sciences, une collègue entomologiste, Paulette Youngman, m'avait conseillé de lâcher le morceau. Était-ce à Dallas ? À Baltimore ? Les circonstances se brouillent dans ma mémoire. C'était lors d'une pause, au cours d'un atelier pluridisciplinaire sur la maltraitance des mineurs, quand Heavner était passée enroulée dans l'une de ses capes griffées Diane von Furstenberg qui étaient sa marque de commerce.

— Vous avez raison, avait dit Youngman. Cette femme est totalement dénuée de scrupules.

— Elle a discuté d'une affaire d'homicide en cours pour lancer son satané bouquin.

— C'est sans importance.

— Mais si, c'est important, si elle a compromis le dossier et que justice n'est pas rendue à l'enfant. Et puis, il n'y a pas eu que celui-là. Elle a évoqué d'autres cas d'enfants disparus. J'entendais Body saliver dans les haut-parleurs.

Youngman avait remué les glaçons de sa boisson et reposé son verre en polystyrène expansé.

— Vous avez déjà entendu parler de l'*Ophiocordyceps camponoti-balzani* ?

— Je crois que j'en ai une colonie sous mon évier.

— C'est un champignon qui pousse sur la tête des fourmis dans la jungle amazonienne. On les appelle les fourmis zombies.

— On dirait une des théories du complot de ce fumiste de Body.

— Sauf que c'est vrai. Le champignon contrôle le cerveau des fourmis.

— Et il les contrôle pour quoi ? Voter républicain ?

— Il prend le contrôle du cerveau de la fourmi, puis il la tue une fois qu'il s'est déplacé vers un endroit propice à son épanouissement.

— C'est démoniaque.

— Cryptogamique, en fait.

J'étais perdue.

— Mais où voulez-vous en venir ?

— Le sens moral de Heavner a été piraté par son besoin de célébrité et d'adulation du public.

— Elle est devenue une pathologiste zombie.

Youngman avait haussé les épaules.

— Alors je devrais laisser tomber ?

— En fin de compte, la fourmi perd toujours, avait commenté Youngman en inclinant la tête, et la lumière fluorescente s'était reflétée sur les verres des méchantes lunettes noires en équilibre sur le bout de son nez.

Pendant un long moment, nous étions restées sans parler. C'est Youngman qui avait rompu le silence.

— Est-ce que le bouquin de Heavner s'est retrouvé sur la liste des meilleures ventes du *New York Times* ?

— Non, et de loin.

J'avais vérifié.

Youngman avait eu un grand sourire.

Que je lui avais rendu.

Pendant les années qui avaient suivi cette conversation, j'avais souvent repensé à la métaphore de la fourmi et du champignon. Pour moi, ce n'était que la résultante du visionnage trop fréquent de photos d'enfants maltraités.

Mais voilà, six ans plus tard, Heavner s'était trouvé un endroit où s'épanouir. D^{re} Morgue dirigeait le MCME. J'étais *persona non grata*, et c'était le chaos dans ma vie.

J'ai regardé l'horloge. Près de minuit. Et si j'appelais Hawkins ?

Aucune chance qu'il soit encore debout.

Un brin de toilette. Je me suis glissée dans mon lit.

Et bien sûr, je n'ai pas fermé l'œil.

Dans le noir, des images tournaient et tourbillonnaient, citoyennes de mon subconscient qui s'efforçait d'attirer mon attention. Heavner. Hawkins. L'homme sans visage. Un défaut dans mon artère communicante postérieure gauche maintenant bourrée de petits ressorts en platine.

Birdie a fini par me rejoindre et se lover contre moi.

Ça ne m'a pas aidée. Mon esprit était une décharge sauvage remplie de doute, de désarroi et de questions sans réponse.

La championne étant : qui était la fourmi condamnée, et qui était le champignon en quête d'un avenir florissant ?